40

Plusieurs mois vont à nouveau s’écouler. Ignorant encore l’échec de la défection programmée de Gang Un-ok, c’est le cœur léger que le général Bourgeaud se sera mis à la tâche. Il disposera d’un peu de temps pour mettre au point l’opération au Zimbabwe, ses contacts sur place ayant besoin d’un délai avant de baliser le terrain.

Sur certains points de logistique, cependant, la pré- sence de Paul Objat va lui manquer : toujours aucune nouvelle. Il n’en sait pas plus que nous sur lui à ceci près que nous autres, un peu mieux informés, avons vu Objat disparaître avec Constance. Or si le général se fout complètement de Constance, pur appât subsi- diaire à ses yeux, non moins interchangeable qu’une durite ou qu’un boulon dans le moteur, nous-mêmes ne nous en foutons pas du tout. Constance nous man- que autant qu’Objat mais nous en sommes, sur leur

297

destin, réduits aux conjectures. Cette évaporation simultanée a-t-elle fait naître de l’amour ou de l’anti- pathie ? En cas d’amour, a-t-il été durable ou pas, passion définitive ou fiasco d’une nuit ? En cas d’anti- pathie, peut-on croire qu’après le débriefing leurs che- mins se sont séparés, chacun se jurant de ne plus croi- ser celui de l’autre? Peut-on penser au contraire qu’arpentant le monde ils mènent ensemble une vie ardente et tumultueuse ? On peut le penser. Ça ou autre chose.

Dans cette incertitude, reposons-nous sur des faits avérés. Plusieurs événements se seront produits ces temps-ci. Tausk, d’abord, ayant informé Hyacinthe de la proposition zimbabwéenne émise par Bourgeaud, lui aura proposé de s’y associer. Hyacinthe, entre- voyant à cette idée le fil de sa vie se transmuer, mon- trera le plus vif enthousiasme. Comme ils vont se ren- contrer plusieurs fois pour en parler, au Mandarin pensif et ailleurs, leurs liens vont se resserrer.

D’autre part, après plusieurs promenades dans dif- férents parcs, musées et autres corvées préliminaires, Tausk aura fini par s’envoyer l’assistante au chignon platine qui, à l’usage, fait parfaitement l’affaire et pas- ser le temps. Charlotte va même se révéler une insa- tiable voire épuisante partenaire au point que Tausk, fort de sa nouvelle amitié avec Hyacinthe, lui propo- sera de l’associer à leurs soirées – ne serait-ce que pour pouvoir prendre une pause de temps en temps. Cette

298

proposition fera éclore sur le visage de Hyacinthe un beau sourire énigmatique en forme de pourquoi pas, puis provoquera l’emballement de l’assistante, chaleu- reux soutien de ce projet.

Se dérouleront ainsi quelques fortes séances au terme desquelles, Charlotte à bout de force étant allée se coucher, Tausk et Hyacinthe se remettront tran- quillement au salon, réchauffant au creux de la main gauche un verre de rhum Nation de la Barbade, un Torpedo Partagas massif lâchant ses volutes au bout de la droite, calé chacun dans un fauteuil profond, causant à voix basse et rêvassant à leur avenir en Afri- que australe. C’est à combien de la Côte d’Ivoire, au fait, le Zimbabwe ? Attends voir un instant, ira cher- cher Lou Tausk sur son MacBook, je vais te dire. (On se tutoiera maintenant, bien sûr.) Oui, voilà. Eh bien disons qu’en gros, entre Abidjan et Harare, ça va cher- cher dans les cinq mille kilomètres. Ah, quand même, hochera Hyacinthe avec une moue. Pas la porte à côté.

Une fois Hyacinthe rentré chez lui, Tausk rejoindra sa chambre et Charlotte endormie avant que celle-ci regagne son domicile : échaudé par son expérience avec Nadine Alcover, Tausk va se garder en effet d’ins- taller ce chignon chez lui. Déjà que sa conversation est assez fastidieuse, se bornant au mieux à ressasser des souvenirs de voyage d’entreprise au Chili – Tu as des geysers, tu as des pingouins, tu as énormément de trucs comme ça –, Tausk verrait également d’un mau-

299

vais œil l’idée de la prendre en charge. Œil devenu d’autant plus méfiant quand elle va perdre son emploi car Hubert, il fallait s’y attendre, aura dû payer le prix de ses fréquentations. Soupçonné puis convaincu de malversations diverses, il va être inculpé de recel d’extorsion de fonds, de blanchiment d’argent et de complicité de faux. Promptement radié du barreau de Paris, il sera mis en liquidation judiciaire, devra fermer la boutique et licencier le personnel : Charlotte en l’occurrence, au premier chef.

Autre mauvaise nouvelle : le général Bourgeaud va finir par apprendre le ratage de l’opération Gang Un- ok, montée de toutes pièces par lui seul. Quand sa hiérarchie informée peu après le convoquera en conseil restreint, le général comprendra qu’elle prend très mal son initiative sur le succès de quoi, pourtant, il comp- tait pour s’en faire bien voir. Échec : le général va être limogé, débarqué de son poste, expédié à la retraite – et vous avez de la chance qu’on ne vous dégrade pas. Quand il essaiera de protester en justifiant son mon- tage, on lui fera comprendre avec dédain que, non content de s’être soldé par un dénouement navrant, ce plan monté sans en prévenir ses supérieurs – faute déjà grave en interne – était inopportun voire contre- productif, faute bien plus grave sur le plan internatio- nal. Comme Bourgeaud va s’insurger en demandant pourquoi, on le priera de se taire. Il veut des explica- tions, eh bien on va lui en donner.

300

Nombre de grandes puissances mondiales, notam- ment celles – Chine, Russie, Japon, États-Unis, Corée du Sud – qui participent aux pourparlers à six avec le régime des Kim, ont tout intérêt à maintenir la Corée du Nord sous sa forme actuelle, ce malgré leurs voci- férations humanistes de pure forme. Ce, surtout, du point de vue spécifique à chacune, pour d’excellentes raisons d’ordre économique, stratégique ou géopoliti- que précises qui rendent nécessaire de conserver tel quel un État fort utile. Enfin, s’indignera le général, vous avez vu ce qui se passe là-bas ? On le fera taire encore pour lui expliquer que ledit État, même s’il est assis sur de regrettables pratiques, arrange tout le monde et contribue à sa façon, quelles que soient ses méthodes, à perpétuer l’équilibre planétaire – déjà bien fragile, croyez-nous, rappellera-t-on au général avant de lui indiquer qu’il peut se retirer. Bourgeaud va donc rentrer à la caserne pour y trier ou détruire ses papiers, jeter un dernier regard sur son bureau vide, ayant auparavant pris ses dispositions pour annu- ler l’expédition au Zimbabwe.

Ce qui nous prive évidemment d’une séquence qu’on aurait volontiers tournée dans un Boeing – en décor naturel ou en studio, selon notre budget. Tausk et Hyacinthe y auraient voyagé séparément pour brouiller les pistes, comme se l’était imaginé le géné- ral : Hyacinthe en classe affaires déguisé en business- man africain, costard et cravate crème sur chemise

301

chocolat, lunettes noires et mallette menottée au poi- gnet, se tapant whisky sur whisky pendant que Tausk, déguisé en rien en classe économique, aurait considéré son Coca Zero posé sur la tablette étroite. Oui, ç’aurait pu être une scène pas si mal. Quitte à la couper ensuite au montage. Bon, oublions.

C’est dans son manoir familial du Poitou que le général Bourgeaud – de son identité complète Georges Bourgeaud du Lieul de Thû – va se retirer définitive- ment. Il s’y remettra vite à fumer ainsi que de ses désillusions. D’autant plus vite qu’il pourra consacrer tout son temps, après un mariage promptement expé- dié, à sa nouvelle et jeune épouse, Nadine Bourgeaud du Lieul de Thû. Celle-ci, aussitôt achevée la cérémo- nie dans la chapelle privée de l’édifice, va téléphoner à Lucile depuis sa vaste chambre au deuxième étage afin de lui faire état par le détail de son bonheur. Et à part ça, toi, comment ça va ? Moi ça va, répondra Lucile, c’est Maurice qui n’est pas très en forme.

Il y a de quoi. Sans nouvel engagement, peu à peu délaissé par Lucile, Lessertisseur fait peine à voir. Sa blessure de la rue d’Abbeville s’est rouverte et le fait souffrir. Cloîtré chez lui rue du Faubourg-Saint-Denis, pas rasé, teint blafard et paupières engluées, Maurice Lessertisseur va se laisser aller. De plus il est complète- ment à sec et, sur le haut de son front, l’absence de fond de teint – produit coûteux – laisse resurgir sa Nouvelle- Guinée faciale. Plus rien à faire que se remémorer le

302

passé proche ou lointain, notamment et nostalgique- ment les jours heureux passés dans la Creuse. Des scènes vécues là-bas refont surface : le physique avenant de l’otage, les visites de Victor, la douceur des soirées, l’apéritif sous le tilleul en compagnie de Jean-Pierre et de Christian dont lui reviennent les images : un grand introverti pas très malin mais très aimable, l’autre plus vif et rond, pas déplaisant ni bien malin non plus. Ami- tiés suspendues. Qu’ont-ils pu devenir ?

Eh bien de leur côté, les nouvelles ne sont pas ter- ribles non plus. Nous avions laissé Christian, souve- nons-nous, souffrant d’une intoxication alimentaire – affection dont une médication simple a d’ordinaire vite raison, c’est l’affaire de trois jours tout au plus. Or, dans son cas, pas du tout. Ça traîne. Christian s’est beaucoup plaint au début, il ne se plaint même plus mais va se mettre à tenir des propos insensés, continûment. Il faut appeler Victor, répète-t-il d’une voix faible, il n’y a que Victor qui puisse me tirer de là. Tu dis n’importe quoi, constate Jean-Pierre, tu déli- res. De toute manière on ne peut pas le joindre, Victor, tu sais bien. Il a disparu des écrans radar, Victor.

La situation est telle que, bien sûr, ils ne sortent plus de sa chambre. Plus question de promenades cadrées ni de visites organisées de la capitale. Pas moyen de recourir à un rapatriement sanitaire ni à un secours diplomatique, faute de représentation fran- çaise dans ce pays. Jean-Pierre, qui ne voit guère

303

comment s’en sortir, n’aura de toute façon pas le temps de chercher. Car peu après la mort de Gang, dont on établira sans mal sa connivence avec des agents occidentaux, les autorités vont vite recenser les étrangers résidant à Pyongyang, plus vite encore éta- blir un lien avec les deux occupants du Yanggakdo et, un quart d’heure plus tard, sans passer par la récep- tion, trois civils menés par un militaire coiffé d’une casquette géante vert olive vont monter dans la cham- bre où Christian déraisonne sans cesse, veillé par Jean- Pierre qui a renoncé à en placer une.

On va les arrêter, les emprisonner puis les juger sous plusieurs chefs d’accusation : tentative de sub- version de la RPDC, espionnage, propagande anti-éta- tique et entrée illégale dans le pays, ce qui les fera condamner en un clin d’œil à la peine capitale. Comme on leur conseillera d’avouer, ils avoueront, permettant à leur peine d’être commuée en travaux forcés à per- pétuité, ce qui revient au même en un peu plus lent. Ils passeront six mois difficiles au camp de travail 22, échappant à une mort imminente grâce à une inter- vention diplomatique française, leur libération échan- gée contre un fort volume de pognon sous couverture officielle d’assistance alimentaire. Et les voilà, six mois plus tard à Villacoublay, qui vont descendre de l’avion fort affaiblis, amaigris, couverts de cicatrices et de bleus, Christian n’aura plus que trois doigts à la main droite, Jean-Pierre aura perdu l’usage d’un œil.

304

Mais passons sur l’avenir : nous devons interrompre cette scène car une nouvelle autrement plus urgente vient de tomber. Après une aussi longue absence, Constance Coste et Paul Objat viennent également de rentrer en France. Nous développerons bien sûr, à mesure qu’ils nous parviendront, les détails de cet événement dans le chapitre suivant.

41

D’après ce qu’on peut reconstituer, Constance et Paul Objat ont été pris en main par les services sud- coréens dès leur sortie de la DMZ, et interrogés à fond. Pesante et répétitive procédure qui s’est déroulée dans les bureaux attenant à la zone : éclairage en douceur et micros partout, caméras sur pied doublées d’objec- tifs invisibles, chuintement de climatiseurs, vitres sans tain derrière quoi des civils prenaient des notes. Trois semaines d’entretiens individuels, pour commencer, pendant lesquels chacun a dû livrer sa version des faits, séparé de l’autre et sans échange possible.

Rompu à l’exercice pour avoir fait partie, dans le temps, d’un staff de débriefeurs, Objat a fait le récit qu’il supposait souhaité par les services et, quoique rompue à rien, Constance a fait pareil. Transférés à Séoul, on les a auditionnés ensemble pour confronter

306

Procédons par ordre.

leurs versions. Tout collait et semblait s’emboîter, à ce détail près que la jeune femme désignait Paul Objat sous le prénom de Victor, mais les agents du

(*National Intelligence Service*) ont négligé cette discordance, l’attribuant à la fatigue et

au stress. Estimant leur travail achevé, leur faible capacité de

nuisance et leurs profils psychologiques compatibles, on les a installés ensemble dans un appartement occu- pant tout le dernier étage d’un aimable building, donc assez vaste pour qu’on puisse rester seul ou se retrou- ver à votre gré, c’est comme vous voulez. Chacun a d’abord préféré se reposer dans sa chambre avec ter- rasse qui, perspective apaisante, commandait chacune les allées arborées de Dosan Park. Vérandas, solarium, piscine : outre que l’appartement prodiguait toutes les prestations de luxe possibles, permettant à ses hôtes de se détendre et de s’abandonner au confort, il était corrélativement truffé, bien sûr, de caméras et de micros indétectables omniprésents car, malgré le bon résultat de leurs interrogatoires, on ne sait jamais.

Les premiers jours à Séoul, Constance et Paul Objat ne se sont pas évités mais c’est tout comme. Constance a beaucoup dormi pendant qu’Objat, soucieux d’avoir la paix, s’occupait dans son coin de brouiller ses codes d’accès, désactiver tous ses mots de passe pour se trouver hors d’atteinte de Bourgeaud – dont il ignorait encore la disgrâce – et plus généralement de qui que

307



ce fût boulevard Mortier. Ils se sont donc peu vus, d’abord, et peu parlé. Ils se croisaient ou stationnaient au bord du bain à remous sans jamais trop lever l’œil l’un sur l’autre, leurs chaises longues gardant leurs distances, leurs lunettes noires masquant les regards. Objat feuilletait sans un mot la presse internatio- nale, Constance déchiffrait en silence la notice d’une crème japonaise écran total. Silence compréhensible au demeurant : nulle envie d’évoquer les événements récents, de commenter certains faits, d’éclaircir quel- ques points restés obscurs, on avait bien assez donné comme ça au débriefing.

Ce mutisme devenu lourd, on a tenté de l’alléger, s’échangeant la presse et la crème, commentant les effets de l’une ou les points de vue de l’autre. À demi- mot, d’abord, avant de se risquer aux mots entiers puis même aux phrases, d’abord réduites au sujet- verbe-complément, puis de plus en plus ornées de propositions subordonnées circonstancielles : nais- sance d’une conversation, bien qu’Objat ait eu du mal à faire admettre qu’il se prénommait Paul, pas Victor. Paul, c’est un prénom simple, quand même. Facile à se rappeler, non ?

Cet état de choses, bien sûr, ne saurait durer. Un soir on s’est naturellement étreints, Constance ne demandait pas mieux, Victor – je veux dire Paul – non plus. Quand on avait franchi la zone, elle avait bien aimé qu’il lui offrît son bras parmi les mines et, en

308

remontant plus loin, pendant le séjour dans la Creuse, lorsqu’il passait la voir à la ferme. Et en remontant encore plus loin, leur première rencontre au Troca- déro – bientôt un an plus tôt, déjà – lui avait tout de suite fait pas mal d’effet. Naissance d’un amour aussi, donc, sous le 38e parallèle nord, amour presque tro- pical à un jet de missile près, amour qui faisait partie l’autre jour de nos hypothèses : félicitons-nous de nos intuitions.

Les semaines suivantes ont été parfaites comme sont les commencements, souvent, mais sans qu’on tombe dans les pièges habituels, les projets classiques, les chimères du cahier des charges chez le couple en for- mation. Pas question de fuir leurs vies passées, d’aller courir le monde pour s’établir à l’un de ses bouts, loin de tout et à jamais comme il est usuel de l’envisager. Eux, non. Ils ont juste profité de ces instants. Certes ils ont passé du temps, les premiers soirs venus sur la terrasse, main dans la main car il faut ce qu’il faut, à regarder le soleil se coucher glorieusement sur le sky- line séoulite. Mais d’abord, le soleil, ils l’ont contemplé de moins en moins souvent. Puis au bout d’un moment, Séoul, c’est bien gentil mais ça va bien comme ça. Et sans prévenir personne, ils sont rentrés.

42

Ils sont là. Ils se sont installés rue de Bretagne, dans un appartement pas mal dont l’avantage est que c’est direct, par l’autobus 96, pour se rendre à la caserne. Paul Objat, en effet, a repris ses activités boulevard Mortier après avoir dû s’expliquer devant une com- mission, pour pouvoir retrouver son poste, sur sa col- laboration avec le général déchu. Mais c’est allé, il s’est remis au travail sous une direction renouvelée qui lui confie des tâches moins intéressantes, il apparaît cependant qu’il s’en fout. Son salaire a aussi baissé en conséquence mais il semble s’en foutre autant. Au demeurant il s’exprime peu. Il n’a jamais été causant mais il parle nettement moins.

Vendredi soir, il rentre et raconte cependant sa jour- née à Constance, sachant que les couples procèdent ainsi le soir en se retrouvant : on se raconte sa journée. Elle qui l’écoutait au début avec attention – car à

310

première vue ça paraît très intéressant, le contre- espionnage –, lui prête une oreille plus distraite – car, au fond, ça ne l’est pas tant que ça. Et sa journée à elle, Constance s’est abstenue de la commenter, n’ayant rien fait que traîner dans le quartier, stationner sans y entrer devant les boutiques de fringues, régler trois courses surgelées pour dîner. Puis on s’est cou- chés tôt, Paul s’est vite endormi, Constance est restée un moment allongée sur le dos, ses yeux sont grands ouverts.

Samedi matin : beau temps, semble-t-il. Soleil vif, ciel pur et lumière tiède, Constance éveillée tôt s’en va seule faire un tour. Elle hésite puis s’engage dans la rue du Temple en direction du sud, vers la Seine. Arrivée rue de Rivoli, c’est maintenant vers l’ouest qu’elle se dirige, sa démarche est plus sûre, son objectif paraît se préciser quand elle traverse le jardin des Tuileries où les bourgeons, les boutons vibrent d’impatience au bout des branches, des tiges, arcbou- tés dans leurs starting-blocks. Des merles, corneilles et goélands remontés par le fleuve piaillent ou glapis- sent dans les feuillages, et bientôt des enfants vont également piailler, leurs poussettes Babystyle ou Maclaren ne devraient plus tarder, des volutes de poussière se croisent autour du grand bassin.

Sortie du jardin, Constance esquive la Concorde, monte les Champs-Élysées jusqu’au rond-point, prend à gauche dans l’avenue Montaigne – coup d’œil sur

311

les boutiques de fringues trop chères –, rejoint celle du Président-Wilson – coup d’œil sur rien –, elle a l’air de savoir où elle va, elle le sait : cap sur le Tro- cadéro. Ce n’aura pas été un tour, finalement, mais une ligne incurvée suivant à faible distance le cours du fleuve.

Rue Greuze, tout a changé dans la vitrine de l’agence immobilière : à vendre, à louer, s’offrent quantité de biens qu’elle ne connaît pas sauf le sien, toujours là et dont l’absence de photo a pris un coup de chaud. Elle entre et l’agent Philippe Dieulangard sourit de la voir resurgir. Après tout ce temps, se réjouit-il, je m’inquiétais, Constance lui sourit en retour sans répondre. Pour votre appartement, j’ai eu des demandes mais vous étiez absente, je n’ai pas donné de suite. Vous avez très bien fait, l’approuve Constance, car je souhaite le récupérer. Je m’en vais tout de suite, s’empresse Dieulangard, vous restituer les clés.

Quittant l’agence, Constance tourne ensuite un moment sur la place, différant le moment de rentrer chez elle. Déchiffre distraitement, gravées sur le palais de Chaillot, les formules dorées de Paul Valéry. Hésite devant le portail du cimetière de Passy. Finit par y entrer, le parcourt, en sort, s’arrête et voit passer un homme. Signes particuliers de cet homme : pas mal du tout, belles épaules et jolies mâchoires, une sacoche à la main. Il paraît occupé à déchiffrer les noms des

312

plaques au coin des rues. Comme elle le regarde un instant de trop, l’homme lui sourit, s’approche, lui demande si par hasard elle pourrait lui indiquer la rue Pétrarque et Constance dit : Naturellement.